L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

BUREAUX, No. 73 rue de Chartres. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 3 JANVIER 1863 Entre les rues Bienville et Conti.

Nouvelle-Orléans :
SAMEDI MATIN, 3 JANVIER.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par E. M. Jacobs, à la Bourse des Marchands et Encanteurs, à midi—un terrain et 12½ acres de terre.

Par R. Roger & Co., à leurs salles d'encan—chaussures pour hommes, femmes et enfants ; 10 heures et demie—gants avariés.

Par D. E. Morphy—Un débarquement en face du pont 58 du Troisième District—lots de bœuf salé.

Par le Shérif, à la Bourse des Négociants et Encanteurs—douze terrains dans le Trois ème District, dans la partie de Gentilly—lots sur No 52 rue du Camp—meubles et effets à 10 heures, dans la rue des Magasins No 67—marchandises diverses.

Par R. S. Sykes, à 4 heures et demie, au-dessous du Théâtre d'Opéra—meubles de café, à 10 heures, dans la rue des Magasins, No 66—épiceries, provisions, liqueurs, &c.

Par J. F. Bossman, à onze heures, dans la rue des Magasins Nos 27 et 29—épiceries, provisions, liqueurs, café, &c.

Par R. Scott, au poste No 2, second district, à 1 heure—graisse et son.

Par H. H. McLean, dans la rue des Magasins, No 1,—farine, jambons, café, plats cotés, beurre, &c.

Par Vincent & Co., à 10 heures, dans la rue de la Douane, No 84—Coton en bobine, indiennes de fantaisie, mousseline de laine, etc.

Par E. T. Montgomery, à 10 heures et demie, en face du marché aux viandes, 2me District—farine, pommes, oignons, betteraves, à onze heures et demie, au poteau 26, 2me District—Navets, betteraves, carottes, &c.

DESTRUCTION DE SALINES—FORTIFICATION DE PORT HUDSON.

Le *N. Y. Times* du 18 décembre contient une correspondance louisianaise où nous avons remarqué les paragraphes suivants :

DESTRUCTION DE SALINES.—Il y a quelques jours, les troupes du Col. McMillion, du 21e Indiana, avec l'appui de quelques canonnières, détruisirent les bâtisses et les machines des célèbres salines de Franklin. Ce local offre cela de remarquable qu'il possède une mine de sel sur un pic qui s'élève à 70 pieds au-dessus de la plaine, et qu'on l'on creuse la chose impossible, et le roc salin est représenté comme ayant en quelques endroits deux cents pieds d'épaisseur. Il est suffisamment grand, en conséquence, pour fournir à tout le Sud la provision de sel strictement nécessaire aux besoins de ses habitants. Les travaux d'exploitation pour tirer parti de cette richesse ont été interrompus pour le moment, mais on peut les restaurer facilement et promptement. A ce propos, je dois mentionner que la canonnière rebelle *Cotton*, plaquée de fer, se trouve dans le Teche, cours d'eau étroit et tortueux, à cinq milles de la baie de Berwick, où elle est protégée en avant par un fort bien outillé, de manière à ce qu'elle ne peut ni sortir du bayou ni être approchée par une des notres du côté de la mer. Naturellement, dans la position qu'elle occupe, elle ne peut causer aucun mal, excepté dans son voisinage immédiat, et les rebelles ont pris des mesures pour la faire sauter, dans le cas où elle pourrait être attaquée par terre avec succès.

LES FORTIFICATIONS DE PORT HUDSON.—Ces fortifications augmentent chaque jour en étendue et en importance. J'apprends que cent pièces de canon sont actuellement en position, que les différentes routes de l'intérieur aboutissent au pied de ces fortifications et sont bordées de défenses sur une étendue de plusieurs milles. Les cultures de Port-Hudson se composent d'une série de monticules bordant le fleuve et sur lesquelles une série de forts, les uns dominant les autres, a été élevée, et toute la position est commandée par les principaux travaux qui se trouvent sur le cours du fleuve. Les rebelles du Nord qui habitent les environs de Port Hudson appellent ce point leur Sebastopol et le regardent comme imprenable. Il n'est pas douteux que les forces militaires qui occupaient le bayou entre la Nille Orléans et Donaldsonville aient été appelées à la défense de Port Hudson.

Discours du Président Davis,

Prononcé dans la Chambre des Représentants à Jackson, Mississippi, le 25 décembre 1862.

Amis et concitoyens, messieurs de la Chambre des Représentants et du Sénat de l'Etat du Mississippi :

Après une absence de près de deux ans je me trouve de nouveau au milieu de ceux qui, depuis mon enfance, ont été l'objet constant de mes affections, ceux au bien desquels j'ai toujours travaillé, et dont j'espère avoir contribué quelquefois à servir les intérêts. Les honneurs auxquels j'ai atteint dans ma vie ont été gagnés par mon comme représentant du Mississippi et, avant tout, j'ai travaillé au profit de sa gloire et de son honneur. Aujourd'hui, pour la première fois dans ma carrière, je me trouve le représentant d'un cercle d'intérêts plus large, mais c'est au cercle qui embrasse les intérêts du Mississippi..... (Le président Davis rappelle comment il a été élevé à son Etat natal pour être appelé à de hautes fonctions, et il déclare avoir rempli ces fonctions avec le sincère désir de faire triompher la noble cause dans laquelle il est engagé, puis parlant des changements survenus dans la courte période de deux ans qui se sont écoulés depuis son départ, il continue ainsi :)

Au moment dont je parle, la question qui se présentait à notre peuple était : "Aurons-nous la guerre ?" C'était le sujet des conjectures universelles. Nous avions résolu d'exercer un droit incontestable—le droit de nous séparer de ceux avec lesquels nous considérions une association comme n'étant plus possible, et d'établir un gouvernement pour notre propre compte. J'étais parmi ceux qui, depuis le commencement, prédisaient la guerre comme une conséquence de la sécession, bien que je doive admettre que la lutte a pris des proportions plus gigantesques que je ne l'avais prévu. Je prédis aussi la guerre, non pas que notre droit de nous séparer et de former un gouvernement qui nous fût propre ne fût pas incontestable et clairement défini dans l'esprit de cette Déclaration qui fait reposer le droit de gouverner sur le consentement des gouvernés, mais je voyais que la perversité du Nord nous pousserait dans une guerre.

Ceux qui supposaient que l'exercice de ce droit de séparation ne pouvait amener la guerre, ont dû en conséquence qu'ils avaient accordé à leurs adversaires ou ceux du Nord une modération, une sagesse, et une moralité que ceux-ci ne possédaient pas. Vous avez été plongés dans une guerre pour la satisfaction d'une soif de pouvoir et d'agrandissement, pour votre conquête et votre soumission avec une ferocité perverse, un dédain cruel, sans pareils dans l'histoire de la civilisation, sans exemple dans l'histoire. Tel était, je vous en avais toujours averti, le caractère du peuple du Nord—de ceux avec lesquels nos ancêtres avaient entrés dans une Union de libre consentement et avec lesquels ils avaient formé un gouvernement national. Et, cependant, tel était l'attachement de notre peuple pour cette Union, tel était son dévouement pour elle que ceux qui désiraient qu'on se préparât à l'inévitable conflit, étaient dénoncés comme des hommes qui désiraient détruire l'Union. Après ce qui est arrivé dans les deux dernières années, mieux vaut encore pour nous que nous ayons pu vivre si longtemps en société avec de pareils mécréants, et que nous ayons autant filmé un gouvernement pourri jusqu'à la racine. Si on proposait de nouveau de former une Union avec un tel peuple, je ne pourrais pas plus consentir à le faire qu'à me jeter dans une caverne de voleurs.

Vous, dans le Mississippi, vous n'avez encore que peu éprouvé les horreurs de la guerre. Vous avez vu peu de chose de la manière sauvage dont elle est pratiquée par vos barbares ennemis. J'ai pu en être témoin dans toutes ses terribles phases. Je vous ai vu perdre des vaillants qui ont été arrachés de leurs foyers, emmenés en captivité et chaqueurrée dans des donjons étoilés et où des femmes délicates ont été insultées par une soldatesque brutale et forcées même de faire la cuisine pour les mêmes envahisseurs rodeurs. Je vous ai vu perdre des milliers de vos proprietaires, pays ravagé et tous les outrages connus. Et c'est avec ce peuple que nos pères ont formé une union et un contrat solennel ! Il existe, en vérité, une différence entre les deux peuples. Que personne ne se berce de l'illusion qu'il voit se renouveler une association entre eux.

Nos ennemis sont une race sans tradition et sans foyers ; depuis Cromwell jusqu'au moment actuel ils n'ont de perspectives que de haine et de mensonge. Ramassés par Cromwell dans les marais et les landes du nord de l'Irlande et de l'Angleterre, ils ont commencé par troubler la paix de leur propre pays, ils ont troublé la Hollande, où ils avaient cherché un refuge, et ils ont de nouveau troublé l'Angleterre à leur retour. Ils ont persécuté les catholiques en Angleterre, ils ont pendu des quakers et des sorciers en Amérique. Ayant été jetés dans une guerre avec un peuple si dépourvu de toute marque de civilisation, vous vous êtes sans doute étonnés que je n'ai pas exécuté le plan que je m'étais proposé d'adopter, celui de faire la guerre sur le territoire de l'ennemi au lieu de souffrir qu'il la fît sur le nôtre. Ceci n'a pas été le résultat de ma volonté, mais de la puissance de l'ennemi. Il avait à sa disposition toutes les richesses accumulées depuis soixante-dix ans, les équipements et fournitures multiples nécessaires pendant tout ce temps. Il s'était enrichi par les contributions levées sur vous pour l'établissement et le soutien de ses institutions manufacturières.

Nous sommes entrés en conflit avec une nation dont le territoire est contigu au nôtre et qui numérait plus de dix millions d'habitants. En quelques mois nous avons été étonnés non que nous ne fussions pas de taille à lutter avec une force aussi considérable, mais que nous ayons tant fait—que nous ayons pu faire face à la guerre nos forces qui étaient en campagne pauvrement armées et bien inférieures en nombre à l'ennemi. Nous avons pris à l'ennemi sur le champ de bataille ce qui nous était nécessaire dans chaque bataille nous avons conservé ces armes celles des envahisseurs. Au bout de douze mois de guerre, il était devenu nécessaire pour nous d'adopter un système différent pour nous permettre de continuer la lutte.

Il devait alors que le seul expédient était de faire appel aux volontaires pour qu'ils renouvelassent les engagements, qu'ils ont répondus à cet appel, mais qu'il n'était pas en leur pouvoir de le faire seuls. De là la loi de conscription. L'orateur combat la conscription. L'orateur combat le système de la conscription. Il cherche à déclarer que les riches ont fait leur devoir. Il fait ensuite des recommandations du gouvernement, l'une en faveur des familles, l'autre pour un appel à la conscription afin de réserve pour la défense de la frontière que le dernier acte du Congrès nous rend probablement inévitable, et le gouvernement confédéré soit jamais dit qu'il n'a pas fait tout ce qui était en son pouvoir pour le comp fatal à la guerre avec un peuple que nous avons tant fait pour nous attacher. Il ne faut pas oublier que nous avons tant fait—que nous ayons tant fait—pour nous attacher ce peuple que nous ayons tant fait—pour nous attacher ce peuple que nous ayons tant fait—pour nous attacher ce peuple